



**Blanche
Streb**
Pharmacienne



En nous, il y a vraiment des forces de vie

PROPOS RECUEILLIS PAR MARIE-CHRISTINE VIDAL
PHOTOS : BERTRAND GAUDILLÈRE / COLLECTIF ITEM POUR PANORAMA

11

Pourquoi le témoignage de Blanche Streb, pharmacienne de 42 ans, rencontre-t-il un tel succès ? Son dernier livre, Éclats de vie, raconte cinq ans d'épreuves qui ont commencé après la naissance de son premier bébé. Sa plume, alerte, est vraie : elle ne cache rien des peurs et des espoirs, des joies et de la détresse. Profonde et légère à la fois. Comme la vie.

Dans *Éclats de vie*, vous témoignez des années qui ont bouleversé votre vie (2007-2011). En résumé : un bébé, une erreur médicale qui a mis en danger votre fertilité, la naissance d'un bébé mort-né, puis un bébé venu au monde dans la souffrance. Pourquoi avez-vous voulu raconter cela ?

Une éditrice, qui y a cru bien avant moi, m'a proposé d'écrire ce témoignage. Je lui avais dit oui, mais sans délai. Ce récit a alors commencé à vivre en moi. En mars 2019, avec mon mari, nous avons été invités à témoigner devant des couples en espérance d'enfants. Ce premier partage et son accueil ont été l'étincelle; je me suis lancée.

Vous avez donc écrit très vite !

Oui ! En quelques week-ends. Je me rends compte que j'aime écrire, cela me ressource. J'avais publié, en 2018, un essai sur lequel j'avais travaillé dur (*Bébés sur mesure, le monde des meilleurs*, Éd. Artège). Pour *Éclats de vie*, j'avais juste besoin de mon cœur et de ma tête, rien d'autre. Ce texte est né facilement. L'Esprit Saint s'en est bien mêlé ! Il m'a éclairée. Je pleurais beaucoup en écrivant. J'ai rédigé les plus belles pages au milieu de la nuit, sur mon téléphone. Ces pages, ce sont un peu des cris du cœur. D'autres passages, écrits à chaud, ont dix ans. J'avais consigné beaucoup de pensées, dans des carnets. Je me suis replongée dedans. Ça m'a aidée à écrire à la première personne et au présent.

→ Avez-vous grandi dans une famille chrétienne ?

Oui, on allait à la messe et on priait en famille. J'ai aussi été touchée par mes grands-parents, très pieux. Mon grand-père était médecin; il écrivait de la poésie et était animé d'une foi profonde. Un jour, j'avais à peu près six ans, nous nous promenions avec ma grand-mère. Dans la rue, nous avons croisé grand-papa, qui n'a pas levé le nez. Il ne nous avait pas vues! J'ai été très surprise. Ma grand-mère m'a rassurée: « C'est parce qu'il fait son chapelet! » Avec elle, nous passions souvent « dire bonjour à Jésus ». Nous entrions dans l'église, et on priait un moment. Je pense qu'ainsi, pour moi, Jésus est non seulement devenu « quelqu'un » mais aussi un ami.

Êtes-vous toujours restée en lien avec lui ?

Quand j'étais étudiante, je n'ai jamais lâché la messe. Même si ma relation à Jésus était moins forte qu'aujourd'hui. Heureusement, il y a eu les JMJ (Journées mondiales de la jeunesse). J'en ai entendu parler à la télé, durant l'été 1997, lors des JMJ de Paris. Je ne savais pas ce que c'était... J'étais dans les Alpes, mais je suis aussitôt partie pour assister à la dernière veillée avec Jean-Paul II, sur l'hippodrome de Longchamp. Je n'ai rien retenu, aucune phrase, mais, à partir de là, j'ai eu un énorme amour pour Jean-Paul II. Après, j'ai participé aux JMJ de Rome, en 2000. Puis à celles de Cracovie (Pologne), en 2016, où je suis partie sur un coup de tête, après la mort du père Jacques Hamel.

En fait, Dieu a toujours été là dans ma vie. À l'âge de 14, 15 ans, je me suis même posé la question de la vocation. Seulement, autour de moi, je n'avais personne à qui en parler. Mais je ne suis pas quelqu'un qui fonctionne avec des regrets! Je n'avais pas une vie de

prière énorme mais je dialoguais avec Jésus. C'est une chance incroyable, un cadeau reçu. Dieu n'a pas toujours été premier dans ma vie, mais il n'en est jamais sorti. Lors de notre préparation au mariage, j'ai découvert l'adoration et j'ai eu une très forte sensation physique de présence. Mon cœur s'est dilaté. Je ne m'y attendais pas, cela m'a étonnée et convertie un peu plus. J'ai pensé: « Tu es vraiment là. » Cette présence, je la ressens très fortement depuis notre mariage. C'est vraiment un sacrement, Jésus s'embarque avec nous! Cela a fait naître en moi un nouveau lien avec le Christ.

Et votre mari? Est-il croyant ?

Oui. J'ai toujours été sûre que j'épouserais un chrétien. Je rêvais aussi d'un époux anglophone, mais sur ce point-là, j'ai dû renoncer... Arnaud est croyant, son papa est diacre. J'ai un mari extra, un gars solide, profond. Lors des épreuves que nous avons vécues, tout le monde a reconnu sa force. C'est un phare. Ses patrons me le disent aussi: « C'est un saint! »

BIO EXPRESS

1977

Naissance à Mulhouse (Haut-Rhin).

2003

Pharmacienne.

2006

Mariage avec Arnaud.

2007

Naissance d'Enguerrand.

2009

Naissance et mort de Marie.

2011

Naissance de Charles.

2015

Directrice de la formation et de la recherche à Alliance Vita.

2019

Éclats de vie, Éd. Emmanuel, 288 p., 18 €. Cet ouvrage est sélectionné pour le prix du livre de spiritualité *Panorama-La Procure*, qui sera remis le 17 juin (lire p. 49).

Vous êtes devenue mère pour la première fois en 2007, à la naissance d'Enguerrand...

Je me suis construite avec une éducation un peu féministe: j'étais poussée à faire des études, pour me donner toutes les chances d'être indépendante. Cela m'a encouragée à faire des études longues, j'ai eu de la chance. Mais j'ai mis presque dix ans à me marier alors que j'ai su très vite que c'était le bon... Quand j'ai été enceinte, mon cœur m'a parlé. Quel bonheur d'attendre un enfant! Avec Enguerrand, une nouvelle forme d'amour m'est tombée dessus: j'ai découvert l'amour qu'on ne choisit pas, qui ne s'explique pas. Ce n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais. On entend souvent: « Ce sera dur », ou: « Tu verras, les problèmes pour trouver une



Mes enfants m'ont donné un nouvel amour de la vie. Grâce à eux, je suis devenue libre d'écouter mon cœur.

crèche! », etc. Au contraire, mes enfants m'ont donné une nouvelle liberté, un nouvel amour de la vie. Grâce à eux, je suis devenue libre d'écouter mon cœur. La maternité, je l'ai comprise en la vivant. Si j'avais su, je me serais mariée plus vite, j'aurais eu des enfants plus vite. Malgré les problèmes qui ont rapidement suivi, Arnaud et moi avons été vigilants à ce que nos soucis ne viennent pas gâcher l'enfance d'Enguerrand.

Peu après sa naissance, vous avez été victime d'une erreur médicale qui vous a fait souffrir et a mis votre fertilité en péril. Avez-vous pardonné ?

Après avoir compris ce qui s'était passé, au prix d'une vraie enquête, j'ai souhaité rencontrer le « grand chef » de l'hôpital. Je crois que j'espérais une demande de pardon de sa part. Elle n'est pas venue. Ce fut une énorme blessure. J'avais mal aussi pour lui car je crois qu'il n'était pas en vérité. J'essaye de tout mon cœur de pardonner

ces erreurs, ces deuils. Mais j'ai compris que le pardon peut venir par don. J'ai la ferme espérance qu'il s'accomplira.

Ces événements ont-ils changé votre point de vue sur les soignants ?

Parler régulièrement avec des amis médecins, infirmières, m'a aidée à comprendre, cheminer, accepter. L'erreur est humaine; elle s'explique aussi par des moyens limités, une pression et une souffrance grandissante dans nos hôpitaux. J'ai côtoyé quantité de soignants exceptionnels dans mon parcours, surtout en réanimation néonatale. J'ai beaucoup d'admiration et de reconnaissance pour ces héros en service, à qui nous rendons aujourd'hui hommage. Dans la crise sans précédent liée au coronavirus, chacun, enfin, prend conscience que nous devons prendre soin de ceux qui prennent soin de nous. Il faudra nous en souvenir, durablement. Prendre soin, n'est-ce pas une des plus belles vocations ?



→ **Quelle place Marie, votre fille morte en venant au monde, tient-elle dans votre vie ?**

Elle fait partie de la famille, de notre vie. On en parle simplement. Les garçons demandent, par exemple, l'âge qu'elle aurait. Pour eux, ce n'est pas une énorme souffrance, car nous ne leur avons rien caché. Moi, quand je pense à elle, je me sens harponnée, reliée au Ciel, mais pas dans la tristesse. Enfin, pas tout le temps... Elle amène du Ciel en moi. Maintenant, je l'ai compris. Mon deuil est clair : celui de cet enfant avec un prénom et un visage. Mais il y a un deuil auquel je ne m'attendais pas, celui des autres enfants que je n'aurai pas. Après une troisième grossesse

pas où tu m'attends mais je veux être quelqu'un de fécond. » Ça m'a vraiment tenue dans la vie. Mon histoire n'est rien sans la foi.

Et aujourd'hui, quelle est votre fécondité ?

Elle est belle, je crois. Et avec *Éclats de vie*, je vois que la grâce est à l'œuvre, l'Esprit Saint aussi. Je suis émerveillée du nombre de messages que je reçois de lecteurs qui sont touchés, éclairés, relevés, qui me disent l'espérance qu'ils ont reçue à travers ce texte. Mes lecteurs m'aident à comprendre mon livre. Et ce que je comprends, c'est qu'il fait du bien, qu'il console. Peut-être même qu'il évangélise parfois, mais cela ne m'appartient pas.

À un moment, il faut décider de remonter la pente. Choisir de ne pas donner toute la place à son épreuve.

pathologique et la naissance très prématurée de Charles, dans des conditions extrêmes (*Blanche a terminé la grossesse couchée la tête en bas, durant cinq semaines, ndlr*), Arnaud et moi avons compris que nous n'aurions jamais la grande famille dont nous rêvions. Même si le temps apaise les souffrances, il m'arrive encore d'avoir mal, quand je vois des bébés, par exemple. Mais, désormais, j'arrive à être heureuse pour les femmes enceintes. Un jour, en observant que je m'étais profondément réjouie d'une grossesse, je me suis dit : « Tu chemines » ; j'étais fière de moi. Il faut vouloir guérir ses blessures. Dans la souffrance, on peut être tenté de se victimiser. À un moment, il faut décider de remonter la pente. Choisir de ne pas donner toute la place à son épreuve.

Vous avez reçu le sacrement des malades à deux reprises...

Oui, la première fois, quand j'ai enfin compris que j'étais sûrement devenue stérile. Pour moi, il y a un avant et un après ce sacrement. Le fait de verbaliser la souffrance et de la vivre dans la foi a complètement changé la donne. J'ai dit au Seigneur : « Tu fais alliance avec moi. Je te donne tout : mon infertilité, ma souffrance. Je ne sais

Comment expliquez-vous que ce livre console ?

La grâce ! Il console, je crois, parce qu'il est vrai. Il parle de notre commune humanité ; nous vivons tous des épreuves. Certaines personnes me remercient d'avoir mis en mots ce qu'elles-mêmes ressentent.

J'habite avec trois phrases, trois phares. D'abord : « Pas d'éthique sans bonté », une invitation du pape François. Ensuite, cet extrait de la prière de Jean-Paul II, à la fin de *L'Évangile de la vie* : « Annoncer avec fermeté et amour la bonne nouvelle de la vie. » Enfin, un autre passage de cette prière qui appelle à « la joie de célébrer avec reconnaissance dans toute notre existence » cette bonne nouvelle de la vie et à avoir « le courage d'en témoigner [...] afin de construire, avec tous les hommes de bonne volonté, la civilisation de la vérité et de l'amour ». Donc pas uniquement entre chrétiens ! Je me méfie de l'entre-soi. Nous, chrétiens, ne détenons pas la vérité, nous la cherchons. Même si nous savons que c'est Jésus (c'est déjà ça !). Si, dans nos vies, on ne met pas l'amour d'abord, on résonne comme des cymbales vides. J'ai écrit mon livre à cœur ouvert, sans rien cacher de la souffrance ni de la possible résurrection.

Un des messages forts est qu'en nous, il y a vraiment des forces de vie. Parfois, on ne les voit plus, d'autres alors les voient pour nous. L'espérance, qu'on entrevoit mieux dans les larmes, existe et vit. Je l'ai goûtée. J'ai voulu la partager.

La Blanche d'aujourd'hui ressemble-t-elle à celle d'il y a treize ans ?

Sûrement... mais je suis plus philosophe. J'avais une certaine innocence. Aujourd'hui, je sais que la vie ne tient qu'à un fil. Alors j'ose plus facilement dire à quelqu'un que je l'aime. La mort est devenue une réalité concrète car je l'ai portée dans mon corps. Ma mort aussi, car je l'ai côtoyée. Tout cela m'a fait prendre conscience que l'on vit une vie déjà éternelle. C'est une consolation immense pour un parent qui a perdu son enfant. Et cette vie éternelle commence maintenant. Nos actes bons, mêmes secrets, construisent le royaume de Dieu dès ici-bas. Ce désir du ciel est né en moi. Il donne envie d'avoir une belle vie, d'être saint. Ce qui ne veut pas dire qu'on y arrive...

Comment votre couple s'est-il sorti de ces épreuves ?

Avant d'écrire, je me suis dit : « Ouvre ton cœur. Tu ne vas ni embellir, ni aggraver ; sois vraie. On ne va pas faire croire que, juste grâce à la prière, tout allait bien. » De fait, il y a eu une période où Arnaud et moi étions comme deux ombres l'un pour l'autre. Même si lui a toujours eu la capacité de me soutenir. Moi, beaucoup moins ; j'étais une femme trop blessée. J'aborde aussi avec pudeur la sexualité. J'ai hésité à en parler dans le livre et, finalement, je l'ai fait. Une lectrice m'a confié que c'est la page qui l'avait le plus touchée ; cela rejoignait ce qu'elle vivait. En fait, pendant cette période, il y avait trop de souffrance. Je n'arrivais plus à parler de ma douleur. Heureusement, lors de notre préparation au mariage, nous avons beaucoup réfléchi à l'indissolubilité, à la force du sacrement : Dieu est avec nous ! Ce livre, c'est l'histoire d'un homme et d'une femme qui ne vivent pas les choses de la même façon. On ne se comprend pas toujours. Et alors ? Ce n'est peut-être pas si grave, on vit avec. →

→ Votre couple a-t-il changé ?

Oui, on est plus vieux, on se couche plus tôt, on est plus fatigués. (*Elle sourit.*) Nous sommes fragilisés et renforcés, les deux à la fois. Mais, surtout, on a une chance folle : on se marre bien. Nous avons une super vie de famille. Les garçons nous font rire. Ils ne sont pas du tout comme nous les aurions imaginés ! Enguerrand est déjà philosophe, délicat, ingénieux, et c'est un artiste, fou de théâtre. Charles est curieux, fougueux, tendre, il croque la vie. On se laisse émerveiller par leur tempérament. Quand on a un peu ramé, on sait apprécier ce qu'on a. On pourrait ne pas

Vous avez trouvé des forces auprès du Christ. Et ailleurs ? Qui vous a soutenus ?

L'humour. L'amitié. La joie ! L'exemple de proches qui ont traversé des épreuves, la foi des autres... Et leur prière. Il y a des tas de fois où je ne pouvais même plus prier. Quand j'attendais Charles, à l'hôpital, j'étais dans un tel état d'angoisse que je n'avais plus en moi que des larmes. Une amie m'a confié qu'après la mort de Marie, avec d'autres, ils avaient fait un relais de prière pour nous, pendant un an. Cela m'a ouvert les yeux : nos forces ne viennent pas que de nous. On n'est pas des héros ; on n'est rien sans les autres.

Il peut y avoir encore plus de vie après une épreuve à laquelle on a dû consentir.

16

avoir Charles avec nous ! Il n'y a pas un jour où je ne suis pas dans une action de grâce pour sa vie. Chaque fois que je le vois, même. Cela ne veut pas dire que je ne râle jamais, mais je suis beaucoup plus raccrochée au bonheur. Je rends grâce d'avoir cette conscience : cela donne du goût à ma vie. Le matin, je prépare des boîtes pour le repas de mes deux fils. Alors que je n'aime pas beaucoup faire la cuisine, ces préparatifs me rendent heureuse. Ils me rappellent qu'ils sont là, avec nous. Et, à midi, je suis un peu dans leur petite boîte.

Et votre relation à Jésus, où en est-elle ?

Elle a étonnamment changé : je me sens une enfant chérie du bon Dieu. Je ne vaux pas mieux que les autres, j'ai juste conscience de sa présence à mon côté. J'ai eu des signes tellement beaux me montrant que je n'ai jamais été abandonnée ! J'ai une chance incroyable : la paix dans la douleur. Durant ces années, j'ai souvent eu un sentiment de gâchis, d'injustice, de colère. Mais pas envers Dieu, jamais. J'ai toujours senti, comme Paul Claudel, que « Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance. Il n'est même pas venu l'expliquer, mais il est venu la remplir de sa présence. » Mais c'est ça, une vie !

Cela m'a aussi prouvé la force de la prière : on ne soulève pas des montagnes tout seul.

Quand vous avez compris la gravité de votre état, la colère, écrivez-vous, vous a conduite « au pied d'un sommet qu'on appelle "consentement" ».

Où en êtes-vous de l'ascension ?

Il y a un deuil à faire : dans la vie, on n'est pas tout-puissant. Tout ne se passe pas comme on veut. Jamais, auparavant, je n'avais expérimenté cette impuissance. Je crois aussi qu'on a des soupapes de sécurité pour accueillir les choses petit à petit. Il m'a fallu me cogner à la réalité, accepter ce : « Oui, mais c'est notre vie ! » Consentir, ce n'est pas se résigner. C'est prendre en compte ce qu'est notre vie, avec tout ce qu'elle est. Et la vivre vraiment ! Vivre ce qu'on a à vivre. Il peut même y avoir encore plus de vie après une épreuve à laquelle on a dû consentir. Je suis quelqu'un qui cherche la vérité. On n'est jamais dans la vérité complète mais apprendre à regarder les épreuves de la vie, c'est faire une partie du travail. Alors, le consentement s'allie à l'espérance. Dans la ferme confiance que Dieu nous envoie sa grâce. « Et moi, je suis avec vous, tous les jours jusqu'à la fin du monde. » Jamais sans sa grâce ! ■